FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 6 JANVIER 1861.

L'HOMME DES BOIS,

ROMAN EN DEUX PARTIES

PAR

ELIE BERTHET.

VIII—Suite.

Aussi Edouard prouvait plaisir à Sténher et à Stetten, autant l'orang paraissait trouver de plaisir à examiner Edouard. Etendu sur sa branche, il ne remuait pas, de crainte peut-être d'effrayer le jeune garçon. Sa physionomie était grave, presque triste, presque pensive, et son regard avait une expression caressante.

Il lui fallait pas tant pour que mons Edouard se crût en droit de se familiariser avec sa nouvelle connaissance. Il alla chercher sur la table un régime de bananes que la négresse avait laissé pour le cas où il voudrait se distraire des fatigues de l'étude en sécoulant un de ces fruits parfumés, et l'apporta sur la fenêtre; puis, après avoir mangé lui même une banane, il en jeta une à l'orang.

Le fruit, quoique lancé avec une certaine adresse, allait passer à quelques pieds du destinataire, quand tout à coup un long bras, armé d'une main énorme, se détendit comme un ressort d'acier; la banane fut saisie légèrement au vol et disparut aussitôt dans une large bouche munie de dents formidables.

Cette fois l'enfant est prêtre à contenir l'expansion de sa joie. Il prenait les bananes les unes après les autres pour les envoyer à son voisin de l'établier, et il eut le plaisir de le voir saisir les fruits avec la même dextérité. Plusieurs de ces mets cependant ayant été mal dirigés, l'orang n'essaya pas de les rattraper, et ne parut nullement regretter cette proie savoureuse, ou eût dit qu'il voulait montrer à Edouard, en jetant quelques bananes, qu'il montrer de la bonne volonté à une faible et gracieuse créature qu'il eut pu briser d'un souffle.

Ce jeu plaisait donc beaucoup à Edouard, qui avait tout à fait oublié sa leçon, comme on peut croire. Par malheur, les bananes tiraient à leur fin, et il songeait à la remettre sur pied, quand dans donner de soupçons aux personnes du logis, quand de vive animosité se firent entendre de l'autre côté de la maison. L'homme des bois devint inquiet, et se tapit, l'oreille et le regard tendus de l'oeillade, on ne voyait plus que les yeux, dont l'expression était naïve, rêveuse, et farouche. En vain Edouard lui jetait-il des dernières bananes, l'orang ne mangeait plus aucune valeur de s'en saisir. Il avait décidément pris l'alarme, et peut-être de son poste élevé apercevait-il quelque chose qui l'empêchait de répondre à une agacerie.

Edouard à son tour se tarda pas à prêter l'oreille. Les clameurs allaient toujours croissant et mêlées des voix criardes des Chinois et des nègres il reconnaissait la voix grave de son père. Jugeant l'occasion favorable pour essayer le bon de désagréments, il prit le parti de prendre congé de son ami, quitte la pagode traversa la maison sans s'arrêter, et arriva enfin dans la cour, où un spectacle inattendu frappa ses yeux.

Les gens de l'habitation formaient un groupe compacte autour d'un arbre, ils étaient vivement agités, et poussaient des cris, dont les avaient entendu jusque au fond du jardin. Mais tandis que les Malais semblaient profiter des imprécations et des menaces, les nègres se réjouissaient en lamentations, et les Chinois ébahis d'abord de se défendre avec toutes sortes de gestes et de démonstrations ridicules. Au milieu de cette agitation, Palmer s'efforçait d'interposer son autorité afin d'empêcher qu'il y avait en lieu jusque, et le docteur van Stetten attentivement un homme couché sans mouvement sur le sol. A quelques pas en arrière, se tenait Edith, et le docteur van Stetten examinait attentivement un homme couché sans mouvement sur le sol. A quelques pas en arrière, se tenait Edith, et le docteur van Stetten examinait attentivement un homme couché sans mouvement sur le sol. A quelques pas en arrière, se tenait Edith, et le docteur van Stetten examinait attentivement que le cas était assez grave pour qu'on eût dû requérir l'assistance de la force publique.

Edouard, avec l'étourderie de son âge, allait se précipiter à travers la foule, quand Anna, qui se trouvait sur le verandah avec la mère et sa tante, lui cria d'un ton d'opportunité:

—Edouard, pas, pas, dessus, Edouard; il y a là un homme mort.

—Qui donc?

—Le Malais Fumeur d'Opium.

—Oui, oui, reprit, mon enfant, disent les deux femmes, un pareil spectacle n'est pas fait pour toi.

Mais Edouard feignit de n'avoir pas entendu et sippel, et se glissa au premier rang parmi les spectateurs.

Un fait en effet Fumeur-d'Opium qui gisait là sur l'herbe, le crâne ouvert et sanglant. Deux noirs en se reculant, le leurs travaux, s'étaient le corps inanimé dans les plantations, à trois pas de distance du baliey. Leurs cris avaient attiré les paysans; on avait mis le corps dans un brancard, et on l'avait transporté à l'habitation Palmer, à laquelle appartenait le défunt.

L'enfant, en dépit de sa hardiesse, détourna les yeux avec horreur, et il allait peut être revenir sur ses pas, quand le docteur van Stetten qui en gagna en terre venait de faire un examen minutieux du corps, se releva.

—Messieurs, dit-il d'un ton ferme, ma conviction est complète, ce malheureux a pris assomoir par un effroyable coup de bâton qui lui a brisé la tête, et il aurait rencontré à bout ou dix heures environ.

—Je crois que vous ne vous trompez pas, docteur, répliqua Palmer. Tout le monde en effet, qu'un vieux bambou balier que l'on voit dans le jardin, qui s'emparé de toi et tu en trouvé coupable.

Yaw voulut résister, mais Palmer le saisit d'une main vigoureuse et l'entraîna dans la cour, où le maestrier supposé fut accueilli par des cris d'indignation et de colère. Le Chinois cependant commençait à se défendre avec chaleur, quand tout à coup son regard tomba sur le visage d'un nègre qui se tenait à l'écart de tout et tu Tueur d'Eléphans, l'ami particulier du défunt, accourir de toute sa vitesse. Légère, qu'accompagnait son pas, les jambes de bois, et sans doute elle lui racontait l'événement tragique, car la Malais avait son air le plus farouche et le plus menaçant.

Néanmoins il ne fit pas d'abord sur Yaw, et se jeucha vers le cadavre, comme s'il avait voulu s'en rapporter qu'à lui-même pour apprécier le cas. Bientôt, à la grande surprise des spectateurs, il se relevait et fit un signe d'assentiment.

—Ce n'est pas Yaw qui a tué Fumeur.

Tout le monde se récria; le Malais poursuivit avec la fermeté d'un homme sûr de lui-même:

—Yaw est un innocentable Chinois, sans force et sans courage; sa main n'aurait ju faire une pareille blessure! Voyez, au seul coup a été porté et le crânes a été comme coupé par un tigre!... C'est l'orang outang qui a tué Fumeur d'Opium.

—L'orang? répéta Edouard en jetant un regard d'épouvante vers la cime de jardin.

Cette assertion parut certaine à tous ceux qui connaissaient la grande expérience du chasseur malais. Mais Palmer, van Stetten et le jeune Edouard, qui représentaient en ce moment l'autorité civile et militaire, demandèrent des explications. Alors Tueur d'Eléphans, avec une espèce d'éloquence brusque, expliqua de la nuit précédente, à la suite de la scène que nous avons racontée, il avait transporté son compagnon jusque à la place où l'on avait trouvé le radavre, que sans doute Fumeur, se débattant contre l'orang, avait eu la force de se relever, et que l'orang outang, attiré jusque dans la vérandah de la fête par le bruit et la musique, il avait saisi un bambou et frappé quelque chose qui aussitôt avait cessé de se mouvoir.

Les gens de l'habitation formaient un groupe compacte autour d'un arbre, ils étaient vivement agités, et poussaient des cris, dont les avaient entendu jusque au fond du jardin. Mais tandis que les Malais semblaient profiter des imprécations et des menaces, les nègres se réjouissaient en lamentations, et les Chinois ébahis d'abord de se défendre avec toutes sortes de gestes et de démonstrations ridicules. Au milieu de cette agitation, Palmer s'efforçait d'interposer son autorité afin d'empêcher qu'il y avait en lieu jusque, et le docteur van Stetten examinait attentivement un homme couché sans mouvement sur le sol. A quelques pas en arrière, se tenait Edith, et le docteur van Stetten examinait attentivement que le cas était assez grave pour qu'on eût dû requérir l'assistance de la force publique.

Edouard, avec l'étourderie de son âge, allait se précipiter à travers la foule, quand Anna, qui se trouvait sur le verandah avec la mère et sa tante, lui cria d'un ton d'opportunité:

—Edouard, pas, pas, dessus, Edouard; il y a là un homme mort.

—Qui donc?

—Le Malais Fumeur d'Opium.

—Oui, oui, reprit, mon enfant, disent les deux femmes, un pareil spectacle n'est pas fait pour toi.

Mais Edouard feignit de n'avoir pas entendu et sippel, et se glissa au premier rang parmi les spectateurs.

Un fait en effet Fumeur-d'Opium qui gisait là sur l'herbe, le crâne ouvert et sanglant. Deux noirs en se reculant, le leurs travaux, s'étaient le corps inanimé dans les plantations, à trois pas de distance du baliey. Leurs cris avaient attiré les paysans; on avait mis le corps dans un brancard, et on l'avait transporté à l'habitation Palmer, à laquelle appartenait le défunt.

L'enfant, en dépit de sa hardiesse, détourna les yeux avec horreur, et il allait peut être revenir sur ses pas, quand le docteur van Stetten qui en gagna en terre venait de faire un examen minutieux du corps, se releva.

—Messieurs, dit-il d'un ton ferme, ma conviction est complète, ce malheureux a pris assomoir par un effroyable coup de bâton qui lui a brisé la tête, et il aurait rencontré à bout ou dix heures environ.

—Je crois que vous ne vous trompez pas, docteur, répliqua Palmer. Tout le monde en effet, qu'un vieux bambou balier que l'on voit dans le jardin, qui s'emparé de toi et tu en trouvé coupable.

Yaw voulut résister, mais Palmer le saisit d'une main vigoureuse et l'entraîna dans la cour, où le maestrier supposé fut accueilli par des cris d'indignation et de colère. Le Chinois cependant commençait à se défendre avec chaleur, quand tout à coup son regard tomba sur le visage d'un nègre qui se tenait à l'écart de tout et tu Tueur d'Eléphans, l'ami particulier du défunt, accourir de toute sa vitesse. Légère, qu'accompagnait son pas, les jambes de bois, et sans doute elle lui racontait l'événement tragique, car la Malais avait son air le plus farouche et le plus menaçant.

Néanmoins il ne fit pas d'abord sur Yaw, et se jeucha vers le cadavre, comme s'il avait voulu s'en rapporter qu'à lui-même pour apprécier le cas. Bientôt, à la grande surprise des spectateurs, il se relevait et fit un signe d'assentiment.

—Ce n'est pas Yaw qui a tué Fumeur.

Tout le monde se récria; le Malais poursuivit avec la fermeté d'un homme sûr de lui-même:

—Yaw est un innocentable Chinois, sans force et sans courage; sa main n'aurait ju faire une pareille blessure! Voyez, au seul coup a été porté et le crânes a été comme coupé par un tigre!... C'est l'orang outang qui a tué Fumeur d'Opium.

—L'orang? répéta Edouard en jetant un regard d'épouvante vers la cime de jardin.

Cette assertion parut certaine à tous ceux qui connaissaient la grande expérience du chasseur malais. Mais Palmer, van Stetten et le jeune Edouard, qui représentaient en ce moment l'autorité civile et militaire, demandèrent des explications. Alors Tueur d'Eléphans, avec une espèce d'éloquence brusque, expliqua de la nuit précédente, à la suite de la scène que nous avons racontée, il avait transporté son compagnon jusque à la place où l'on avait trouvé le radavre, que sans doute Fumeur, se débattant contre l'orang, avait eu la force de se relever, et que